

## Baisers mordants



Samedi 7 septembre

Nous revenons de vacances, nous revenons de loin, d'un pays où la mer sans cesse, nuit et jour, va et vient contre les rochers insulaires et remplit à volonté les piscines naturelles d'une eau transparente – miraculeusement immaculée.

Et quelques jours avant notre départ, un matin, en une proposition indécente, tu as neutralisé notre appréhension commune de rentrer en France, de retourner travailler, de redécouvrir un ciel trop nuageusement gris à Paris. Au petit déjeuner, entre les œufs brouillés, les lamelles de banane et les tomates grillées, tu m'as simplement demandé :

— Samedi, notre vol arrive à 16 heures à Roissy. Le Grand Organisateur nous invite à dîner aux chandelles dans un château à quarante-cinq minutes de Paris, ça te dirait d'y aller ?

J'ai envie d'écouter mon corps, de le laisser librement exprimer sa vitalité. Forcément, tu as tout de suite capté mon attention et déclenché mon enthousiasme :

— Carrément. Ça nous fait arriver tard, mais au moins, ça nous évitera de passer trop de temps à défaire nos bagages en déprimant. C'est sympa comme proposition, tu peux lui confirmer que nous sommes partants : nous arriverons pour le dessert !

\* \* \*

Honnêtement, cette soirée ressemble avant tout à un fantasme. Entre le rêve et la réalité, elle est quelque chose de fantasque, fantastique, de fantasmagorique, de fantasmagorique, et de fait, quelque chose d'étrange et de mystérieux.

Notre avion a atterri comme prévu dans l'après-midi, mais de taxis en itinéraires bis, nous arrivons tardivement au château, sur le coup des dix heures du soir. Il fait nuit noire. En descendant de la voiture, je ne distingue pas très bien la structure principale du corps du bâtiment. Seule la porte entrouverte nous donne un point de repère en diffusant une lumière dorée, chaude et tamisée, unique réverbère rassurant aux alentours.

Vu le temps de parcours entre le village le plus proche et le lieu-dit de notre destination, je dirais que nous sommes au milieu de nulle part, loin de toute habitation collective ou pavillonnaire.

Vu la distance entre la grille en fer forgé du château et notre actuelle position au sein de cette vaste propriété privée, tous les deux nous comprenons que nous sommes au cœur d'une immense forêt, sombre et hostile.

Le bruit du vent dans la multitude de feuilles, de branchages des arbres alentour ajoute encore un peu plus de noirceur à notre isolement supposé ou réel. Il ne manque plus que les hurlements d'une meute de loups haletants et les craquements des pas d'un ogre aux alentours pour nous pousser un peu plus prestement à nous diriger vers l'intérieur du château.